B. L. 8. 2 f. 1637

313176

22. JULIE,

OU

LE POT DE FLEURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉE DE CHANTS;

Paroles de M. A. J***, Auteur des *Confidences*;

Musique de MM. FAY ET SPONTINI;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 21 Ventôse an 13 (12 *Mars* 1805).

Prix, 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, No. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

An 13. 1805.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONDOR, oncle de Julie, âgé de 40 à 45 ans. M. *Chenard.*
(Habit habillé).

JULIE, ingénue, vive. Mlle. *Desbordes.*
(Mise simple ; des fleurs dans les cheveux).

VERSEUIL, ami de Mondor, et du même âge que lui. M. *Solié.*
(Caractère d'ironie. C'est le Dorval du Bourru bienfaisant. Habit habillé. Il appartient généralement à l'acteur qui tient l'emploi des Philippe).

VALCOUR, jeune officier, parent de Verseuil. M. *Ellevio.*
(Habit blanc, revers et paremens noirs).

CHAMPAGNE, valet de Mondor. M. *Alair.*

Un Laquais, personnage muet.

La scène est à Paris, chez M. Mondor.

Le Théâtre représente un sallon. A chacune des premières coulisses de droite et de gauche, il y a une fenêtre ; celle de droite est garnie de pots de fleurs ; en avant est une de ces tables qu'on appelle jardinières ; autour de cette table, et en de-çà de la fenêtre, il y a des petites caisses d'arbres verds, rosiers, etc. Les deux fenêtres ont des rideaux ; près celle de gauche, il y a un secrétaire. Un piano est devant celle de droite. Les portes du fond sont ouvertes.

Digitized by Google

JULIE.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, VERSEUIL. (*Ils entrent par la porte du fond.*)

MONDOR.

Oui, mon cher Verseuil, je veux que vous épousiez ma nièce.

VERSEUIL.

C'est aussi le bonheur que j'ambitionne ; mais encore faut-il que je lui convienne.

MONDOR.

Vous lui convenez fort ; elle vous aime tout à fait.

VERSEUIL.

Comme votre ami, à la bonne heure ; mais si je devenais son mari...

MONDOR.

Elle vous aimerait encore davantage. C'est une fille charmante, douce, bien élevée, d'une simplicité de cœur et de caractère... un ange enfin.

VERSEUIL.

Je le sais bien, mais à mon âge...

MONDOR.

A votre âge ? Eh ! bien, qu'y a-t-il donc ? un an de différence entre nous deux ; je suis votre aîné, mais je vous prie de croire que je n'ai pas renoncé au mariage ; nous sommes dans l'été de la vie, mon cher ami.

VERSEUIL.

Ah ! l'été... nous touchons de bien près à l'automne.

MONDOR.

Quelques jeunes évantées pouraient le penser, mais ma nièce...

VERSEUIL.

Etes-vous donc bien sûr qu'elle n'ait pas d'inclination ?

MONDOR.

Très-sûr. Excepter moi, ses fleurs, ses oiseaux et vous, elle n'aime rien au monde.

VERSEUIL.

Cependant je lui ai entendu parler d'un jeune homme.

MONDOR.

Qui ? cet officier qu'elle a rencontré l'hyver dernier chez

Digitized by Google

Mad. de Belval? Il est vrai qu'elle l'a remarqué; mais elle ne le reverra peut-être jamais et je crois même quelle ignore jusqu'à son nom.

VERSEUIL.

Fort bien, mais cet officier peut revenir à Paris, s'informer de votre nièce chez cette Mad. de Belval où il l'a vue, rechercher sa main, et...

MONDOR.

Il faudrait pour cela qu'il en fût amoureux; qu'il ne l'eût point oubliée, et pour tout dire enfin, qu'il eût triomphé des hazards de la guerre.

VERSEUIL.

J'ai quelque pressentiment....

MONDOR.

Bah!, écoutez, voici mon dernier mot. Si j'ai le consentement de Julie, puis-je compter sur le vôtre?

VERSEUIL.

Ah! sans aucune réserve, et avec toute la reconnaissance.

MONDOR.

Allons donc, vous êtes un terrible homme; on vous offre la plus jolie, la plus aimable femme qui se puisse trouver, et vous vous faites prier.

VERSEUIL.

Ne vous y trompez pas, mon ami, j'ai toujours aimé votre nièce, et si je n'eusse consulté que mon cœur, loin d'attendre que vous me fissiez l'offre de sa main, je vous l'aurais demandée moi-même depuis long-temps.

MONDOR.

A la bonne heure. Votre parole. (*Ils se touchent dans la main.*) Et vous avez la mienne; entrez dans ma bibliothèque, nous passerons la journée ensemble. Je vais parler à ma nièce et je vous promets de la disposer en votre faveur. Sans adieu, mon cher... mon cher neveu.

VERSEUIL.

Sans adieu, mon cher oncle.

SCENE I.

MONDOR, *seul.*

Il a peur d'être refusé, et pourquoi cela? parcequ'il a vingt-cinq ou trente ans de plus que ma nièce... mais c'est une bagatelle.

Air.

Dans le monde on vaut on prétend
Qu'à notre âge,

Digitized by Google

Il serait sage
De renoncer au mariage ;
J'appelle de ce jugement.
En dépit d'un railleur sévère,
En dépit des efforts du tems,
Moi, je prétends
Qu'on peut encore aimer et plaire,
Qu'on peut aimer à quarante ans.
Le temps n'a point changé mon âme,
Il peut avoir changé mes traits,
Mais toujours et plus que jamais,
Près de la beauté je m'enflamme ;
Et si je la trouvais
Dès demain je prendrais
Une femme.
Dans le monde, etc.

Ah ! çà, j'ai laisse, je crois, dans ce secrétraire, une note... oui, c'est cela, mon compte de tutelle sera bientôt rendu. Il me reste à y ajouter... voyons. (*Il s'assied et écrit.*)

SCENE III.

JULIE, MONDOR, assis. (*Julie entre par la coulisse de droite.*)

JULIE.

Bon jour, mon oncle ! (*Elle l'embrasse*).

MONDOR.

Bon jour !

JULIE.

Ne vous dérangez pas, travaillez ; j'ai affaire aussi, moi.

MONDOR.

J'aurai quelque chose à te dire.

JULIE.

Tout de suite ?

MONDOR.

J'achève ceci.

JULIE.

A la bonne heure, chacun de son côté... Champagne !

CHAMPAGNE, *paraissant.*

Plait-il, mademoiselle ?

JULIE.

Pourquoi donc avez-vous mis ce piano si près de la fenêtre ! Vous savez bien que ce n'est pas sa place.

CHAMPAGNE.

Je vais le ranger, mademoiselle. (*Il sort, et rentre avec un autre domestique, pour porter le piano sur l'avant-scène.*)

Digitized by Google

DUO.

(Pendant la ritournelle, Julie arrange principalement les pots de fleurs qui sont sur la fenêtre, afin qu'ils soient remarqués du public. Elle les pose par terre, et ne les replace sur la fenêtre qu'après la romance de la scène quatrième.)

JULIE.

Il faut que j'arrose
Mon petit jardin,
Le lys et la rose,
L'œillet, le jasmin,
La belle verdure!
Les belles couleurs!
On n'a pas, j'en jure,
De plus belles fleurs!

MONDOR, *à part.*

Oh! d'une âme pure
Loisirs enchanteurs!
On n'a pas, j'en jure
Plaisirs plus flatteurs!

JULIE.

Mon oncle, admirez, je vous prie,
Comme j'ai rangé tout cela.

MONDOR.

C'est fort bien, ma chère Julie.

JULIE.

Comme cette rose est jolie!
Ce lys encor s'embellira.

MONDOR.

C'est fort bien, ma chère Julie.

JULIE.

N'est-il pas vrai! c'est bien comme cela.
Il faut que j'arrose, etc.

JULIE.

Pour bien commencer la journée,
Mon oncle, je veux vous fleurir,
Voyez, vous n'avez qu'à choisir.

MONDOR.

Non, ma nièce, par toi donnée,
La moindre fleur
Sera chère à mon cœur.

JULIE.

Eh! bien tenez, prenez cette pensée,
Et pour ma peine, embrassez moi bien fort

MONDOR.

Oui, ma Julie.

JULIE.

Encor, encor.

JULIE.

Des fleurs qui parent mon parterre,
Mon jeune cœur aime à jouir;
Mais, entre toutes, je préfère
Celle que je puis vous offrir.

MONDOR.

Aimable enfant, que tu m'es chère!
De tes vertus j'aime à jouir;
Mais, entre toutes, je préfère
Celle qui te fait me chérir.

Digitized by Google

JULIE.

Vous aviez quelque chose à me dire, mon oncle?

MONDOR.

Oui, ma nièce; je veux te proposer un mari.

JULIE.

Un mari?... ah!

MONDOR.

Tu soupires?

JULIE.

Oui, mon oncle.

MONDOR.

Eh! pourquoi çà?

JULIE.

C'est qu'en me parlant d'un mari, vous me rappelez quelqu'un que j'aurais bien voulu...

MONDOR.

Qui donc?

JULIE.

Vous savez bien, ce jeune officier...

MONDOR.

Comment, tu y penses encore?

JULIE.

Oui, mon oncle.

MONDOR.

Tu as tort.

JULIE.

Qu'y faire?

MONDOR.

Tu ne l'as vu qu'une fois.

JULIE.

Oh! davantage.

MONDOR.

Tu ne le reverras peut-être jamais.

JULIE.

Çà se peut bien, mon oncle.

MONDOR.

Tu es folle de l'aimer.

JULIE.

Çà se peut, mon oncle; mais que voulez-vous? ce n'est pas ma faute, je fais tout ce que je peux pour l'oublier. Eh! bien, pas du tout, toutes les fois que je me dis: il n'y faut plus penser, j'y pense.

Digitized by Google

MONDOR.

Tu ne sais pas seulement son nom.

JULIE.

Vous me pardonnerez, mon oncle, je le sais.

MONDOR.

Tu ne me l'as jamais dit!

JULIE.

Vous ne me l'avez jamais demandé.

MONDOR.

Après tout, c'est fort inutile; ce n'est pas à toi à aller t'informer...

JULIE.

Non.

MONDOR.

Ce serait à lui, s'il t'aimait véritablement, à te rechercher, à faire les démarches nécessaires.

JULIE.

Il faudrait pour cela qu'il fût à Paris, et vous savez bien qu'il est parti.

MONDOR.

Pour l'armée!

JULIE.

Oui, mon oncle.

MONDOR.

Ah! ma foi... à l'armée...

JULIE.

Comment! que voulez-vous dire!... C'est bien mal à vous... ça... pour me chagriner.

MONDOR.

C'est vrai, j'ai tort. Pardon, ma chère enfant; mais c'est que tu me contraries.

JULIE.

Je vous contrarie!

MONDOR.

Sans doute, je m'étais arrangé pour te marier, et...

JULIE.

A qui donc, mon oncle?

MONDOR.

A un homme estimable, que tu connais, que tu aimes beaucoup.

JULIE.

Oui, je crois que je devine, mon oncle.

Digitized by Google

MONDOR.

Vraiment ? qui soupçonnes-tu ?

JULIE.

Monsieur Verseuil.

MONDOR.

Justement, c'est lui, eh ! bien, ne l'aime-tu pas ?

JULIE.

Oui, mon oncle.

MONDOR.

N'est-ce pas ton bon ami ?

JULIE.

Oui, c'est bien mon bon ami ; mais il n'est pas dit pour cela qu'il doive être mon mari.

MONDOR.

Eh ! que lui manque-t-il donc, je te prie ! Verseuil a de la fortune, de l'esprit, un excellent cœur, beaucoup d'attachement pour toi, enfin, c'est mon ami.

JULIE

Vous avez raison, mon oncle, mais tout çà n'est pas.....

MONDOR.

Encore ton jeune militaire..... qu'a-t-il donc de si séduisant, ce beau Lindor ?

JULIE.

Mon oncle, je ne vous le dirai pas précisément, mais sa taille m'a paru bien.

MONDOR.

Ah ! sa taille est bien.

JULIE.

Oui, mon oncle, et puis, il a une tournure !.. un habit !.. Oh ! c'est joli, un militaire !

MONDOR.

Ah ! tu aimes les militaires !

JULIE

Oui, mon oncle, et puis, il a une figure agréable, des yeux une bouche !..

MONDOR.

Vraiment, il a tout cela ?

JULIE.

Oui, mon oncle. Et puis, il parle ! il parle !.. ah ! je me le rappellerai toute la vie !

MONDOR.

Enfantillage !... C'est bien de tout cela qu'il s'agit, quand

Digitized by Google

on se marie ; l'esprit, les qualités du cœur, voilà ce qu'il faut entre époux ; et d'après ce que tu m'en as dit toi-même, j'ai lieu de croire que ton bel officier n'est rien moins qu'un franc étourdi, une mauvaise tête.

JULIE.

Oh! mon oncle, je n'ai jamais dit çà. Il a de la vivacité, de..

MONDOR.

A en juger par la querelle qu'il a engagée chez Mad. de Belval, ce doit être un entêté...

JULIE.

Dites qu'il tient à son opinion, à la bonne heure. Je n'aimerais pas un homme qui serait de l'avis de tout le monde. D'ailleurs, il a un si bon cœur!

MONDOR.

A ce compte-là, il est sans défauts.

JULIE.

Oui, mon oncle, il est sans défauts.

MONDOR.

Peu m'importe, au reste ; je n'en tiens pas moins à mes projets. Réponds-moi, veux-tu épouser Verseuil ? tu me feras plaisir en l'acceptant, et beaucoup de peine, si tu le refuses.

JULIE.

Çà vous fera bien de la peine, mon oncle...

MONDOR.

Oui.

JULIE.

Allons, pour ne pas vous faire de la peine...

MONDOR.

Eh ! bien ?

JULIE.

Eh ! bien, je l'épouserai.

MONDOR.

Tu m'enchantes ! Je vais chez mon notaire. (*Il prend son épée et son chapeau.*)

JULIE.

Quoi ?.. déjà ? c'est donc bien décidé, mon oncle ?

MONDOR.

Sans doute. Au revoir, ma chère Julie. (*En s'en allant.*) Je vais faire le bonheur de mon ami. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

JULIE, *seule.*

J'ai dit oui... aussi, pourquoi mon oncle veut-il me

Digitized by Google

dire que je lui ferai de la peine, si je refuse son ami ? il savait bien que je n'y résisterais pas — J'ai eu tort d'être si bonne, oui ; mais il y a un moyen. J'irai trouver mon prétendu, je lui dirai que je l'aime bien, oh! que je l'aime bien!.. mais que j'en aimerais mieux un autre, et que, par conséquent, je ne puis pas l'épouser. Il est bon, généreux, complaisant ; il fera pour moi ce que j'ai fait pour mon oncle, il ne voudra pas me faire de la peine ; alors il me rendra ma parole, se dédira de la sienne, et je resterai fille, jusqu'à ce que Valcour... Ah ! qui sait quand il reviendra !.. Mais je n'y veux plus penser... n'y plus penser... Ah! c'est bien difficile!

ROMANCE.

En vain, je cherche à m'en distraire,
Je l'aime trop assurément,
Car la nuit, le jour, j'ai beau faire,
Toujours je pense à mon amant.

Toujours penser à ce qu'on aime,
De l'amour est donc une loi ;
Ah ! si pour tous elle est la même,
Valcour tu dois penser à moi.

(*Elle va à la fenêtre et range ses pots de fleurs.*)

Que vois-je ! cet officier, ah ! mon dieu, comme il lui ressemble !.. S'il pouvait tourner la tête... ah ! c'est lui, c'est bien lui... Il est à Paris, depuis quand ? où va-t-il ? viendrait-il ? Non, il ne regardera pas de ce côté... Cependant, il approche, il passe sous la fenêtre. (*Elle s'avance pour le voir et fait tomber un pot de fleur.*) Ah ! mon pot de fleur est tombé... Je n'ose me montrer... on crie, on se fache... si je l'avais blessé... Etourdie que je suis... il me semble qu'on est entré... oui, on vient ici... où me cacher !... Ah! (*Elle se met derrière le rideau de la fenêtre de gauche.*)

SCENE V.

JULIE cachée, **VALCOUR**, **CHAMPAGNE**,

VALCOUR, *tenant Champagne par le collet.*

Arrive donc, coquin ! c'est de cet appartement, oui, voilà la fenêtre, eh ! bien ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, j'vous dis qu'j'n'ai pas bougé de l'antichambre.

VALCOUR.

Maraut !

JULIE, *à part.*

Ah ! mon dieu, comme il est en colère !

VALCOUR.

Où est le maître de la maison ?

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Il est sorti, monsieur.

VALCOUR.

Eh ! bien, sa femme, ses enfans ?...

CHAMPAGNE.

Il n'a ni femme ni enfans, monsieur.

VALCOUR.

C'est donc toi, coquin... je te tuerai.

JULIE, *approchant.*

Comment, le tuer... eh ! pourquoi ça, monsieur ?

VALCOUR.

Quoi ! Julie, c'est vous ?

JULIE.

Oui, monsieur, c'est moi.

VALCOUR.

Est-il possible !

JULIE.

C'est moi qui ai fait tomber le pot de fleur, et non pas ce bon Champagne que vous voulez tuer.

CHAMPAGNE, *à part.*

Entre eux l'débat, j'm'sauve. (*Il sort par le fond.*)

SCENE VI.

VALCOUR, JULIE.

VALCOUR.

Je ne reviens pas de ma surprise, Julie !..

JULIE.

Vous pouvez bien croire que je ne l'ai pas fait exprès. Je voulais vous voir passer, je me suis trop avancée.

VALCOUR.

Pour me voir !

JULIE.

Sûrement. Etes-vous blessé !

VALCOUR.

J'ai l'épaule un peu froissée. Ce ne sera rien.

JULIE.

S'emporter contre un domestique qui n'en peut pas davantage... vouloir le tuer; c'est affreux ! asseyez-vous.

VALCOUR, *sans s'asseoir.*

Il faut me pardonner, Julie; à l'armée, on contracte presque malgré soi, un certain ton de brusquerie...

JULIE.

Tant pis, monsieur. A l'armée, vous pouvez faire comme

Digitized by Google

il vous plait ; mais à Paris, il faut être autrement, sur-tout quand on veut se marier. Je m'en souviendrai, allez.

VALCOUR.

Quoi, Julie, me parlez-vous sérieusement ? Lorsqu'après une si longue absence, l'amour me ramène auprès de vous, c'est ainsi que vous me recevez. Un pot de fleur tombe sur moi ; il pouvait me tuer ; je m'en plains et l'on me querelle.

JULIE.

Voulez-vous prendre quelque chose ? Vous paraissez souffrant.

VALCOUR.

Sans doute je souffre, mais c'est des reproches injustes que vous me faites.

JULIE.

Ah ! injustes !

VALCOUR.

Ecoutez-moi, Julie : je puis avoir des torts, mais je les réparerai ; je dédommagerai votre bon Champagne. Si j'ai des défauts, je m'en corrigerai ; j'aurai moins de vivacité, mais soyez moins sévère ; que la crainte de vous avoir déplu n'empoisonne pas le plaisir que j'ai à vous revoir.

JULIE.

Vous vous corrigerez, vous serez moins vif ?

VALCOUR.

Oui, Julie, je ferai tout pour vous mériter.

JULIE.

Il faut donc vous pardonner... Me pardonnerez-vous à votre tour ?

VALCOUR.

Quoi ?

JULIE.

Mon étourderie... ce pot de fleur.

VALCOUR.

Je lui dois le bonheur de vous revoir plutôt que je ne l'espérais.

JULIE.

Comment ?

VALCOUR.

J'arrive cette nuit... N'ayant pas eu de vos nouvelles depuis mon départ, j'ignorais votre demeure.

JULIE.

Et où alliez-vous donc ?

Digitized by Google

VALCOUR.

Chez un homme d'affaires pour un maudit procès; de-là, je me proposais de passer chez Mad. de Belval, pour la prier de me présenter à votre oncle; mais le ciel ou plutôt l'amour a voulu m'épargner les lenteurs d'une pareille information, et, par le plus heureux des hasards, les premiers pas que je fais dans Paris m'amènent à vos pieds.

JULIE.

J'en suis bien aise.

VALCOUR.

Avez-vous pensé à moi, depuis que je ne vous ai vue?

JULIE.

Je vous l'avais promis, je crois.

VALCOUR.

Oui.

JULIE.

Je ne sais pas ce que c'est que manquer à ma parole.

VALCOUR.

Je n'ai été occupé que de vous, et je ne voyais dans l'avenir que l'instant qui m'en rapprocherait.

JULIE.

Bien vrai?

VALCOUR.

Bien vrai.

JULIE.

Quel dommage que vous ne soyez pas venu une heure plutôt!

VALCOUR.

Pourquoi?

JULIE.

C'est que mon oncle vient de sortir.

VALCOUR.

On me l'a dit.

JULIE.

Et avant de sortir...

VALCOUR.

Eh! bien?

JULIE.

Il m'a proposé de me marier.

VALCOUR.

De vous marier! avec qui?

JULIE.

Avec son meilleur ami, oh! un parfait honnête homme.

VALCOUR.

Et vous l'avez accepté?

Digitized by Google

JULIE.

Ne me grondez pas, Valcour, je n'ai pas pu faire autrement.

VALCOUR.

Et vous me disiez tout-à-l'heure, je ne sais pas ce que c'est que manquer à ma parole, je n'ai cessé de penser à vous.

JULIE.

Sans doute, mais je vous dis que c'est malgré moi; veuillez m'entendre.

VALCOUR.

Non, je n'écoute rien. Adieu, mademoiselle.

JULIE.

Vous vous en allez ?

VALCOUR.

Oui, mademoiselle.

JULIE.

C'est joli de s'en aller comme cà, sans écouter les gens.

VALCOUR.

Eh ! que pourrais-je apprendre ! Adieu, mademoiselle.

JULIE.

Adieu, monsieur.

VALCOUR.

Mariez-vous, épousez cet ami de votre oncle, ce parfait honnête homme; il ne sera votre mari qu'après m'avoir ôté la vie.

JULIE.

Comment ?

VALCOUR.

Je le tuerai, ou il me tuera; çà ne peut pas s'arranger autrement.

JULIE.

Non, monsieur, je ne veux pas de cet arrangement-là. Vous ne le tuerez point, il ne vous tuera pas non plus, lui, et vous serez mon mari, là, entendez-vous ? vous serez mon mari.

VALCOUR.

Mais tout à l'heure vous me disiez...

JULIE.

Que j'avais promis à mon oncle d'épouser son ami, c'est vrai; je l'ai promis parce que çà lui aurait fait trop de peine si je l'avais refusé; parce que je ne savais pas si vous reviendriez bientôt, si vous ne m'aviez point oubliée, si vous m'aimiez encore...

Digitized by Google

VALCOUR.

Pouviez-vous en douter ?

JULIE.

A présent que vous voilà, et que je puis croire à vos sermens, j'ai un petit plan dans ma tête pour tout changer.

VALCOUR.

Ah ! vous êtes charmante !

JULIE.

Fâchez-vous donc encore, sans savoir pourquoi. Allez vous en, monsieur.

VALCOUR.

Pardon, ma chère Julie, et quel est votre plan ?

JULIE.

Mon plan, c'est que vous vous présentiez à mon oncle le plutôt possible ; que vous lui fassiez la demande de ma main, comme cela se doit ; et moi, je me charge du reste.

VALCOUR.

Voilà tout ?

JULIE.

Que voulez-vous donc de plus ?

VALCOUR.

Croyez-vous que votre oncle consente ?..

JULIE.

Cela sera difficile. Il est bon, mais il tient à ses projets, et si, après lui avoir donné ma parole, j'allais m'en dédire tout de suite, il pourrait se fâcher, et....

VALCOUR.

Que faire donc ?

JULIE.

Avec un peu d'adresse, quand on connaît les gens...

VALCOUR.

Eh ! bien ?

JULIE.

Eh ! bien... Mais au moins ne me trompez pas. Est-il bien vrai que vous avez toujours pensé à moi ?

VALCOUR.

Si j'ai pensé à vous... écoutez les couplets que j'ai faits en arrivant à l'armée.

JULIE.

Vous avez fait des couplets ?

VALCOUR.

L'amour m'a rendu poëte et musicien. Je vous demande un peu d'indulgence pour l'auteur. (*Il se met au piano.*)

JULIE.

Comment ? vous voulez chanter. Mais l'on vous entendra,

Digitized by Google

VALCOUR.

Qu'importe !

JULIE.

Mon oncle peut venir.

VALCOUR.

Je serai fort aise de le voir. (*Il chante.*)

Il a donc fallu, pour la gloire,
Quitter Julie et les Amours,
Au char brillant de la victoire,
Il faut donc enchaîner mes jours.
Aimable objet de ma tendresse,
Ton souvenir va me suivre aux combats,
A mon pays, si j'ai voué mon bras,
Mon cœur est tout à ma maîtresse.

JULIE.

Je vous crois, Valcour, mais ne chantez plus.

VALCOUR.

Qu'avec transport je me rappelle,
Et ton sourire, et tes beaux yeux,
Et tes sermens d'être fidèle,
Et tes regrets et tes adieux.
Les honneurs qu'ici l'on dispense,
Peuvent flatter l'orgueil de ton amant,
Mais le baiser qu'il obtient en partant,
Est sa plus douce récompense.

JULIE.

Comment, vous parlez de ce baiser.... après m'avoir tant promis....

VALCOUR.

Rassurez-vous, je n'ai chanté ces couplets qu'à l'armée, au milieu des camps.

JULIE.

A la bonne heure, mais....

VALCOUR.

C'est le dernier.

Bientôt, on verra de la guerre
Cesser le fléau destructeur ;
La paix descendra sur la terre,
Et nous rendra tous au bonheur ;
Moins fier d'un peu de renommée,
Que de l'amour dont j'ai su t'ennivrer,
Ma gloire alors sera de t'adorer,
De vivre pour ma bien-aimée.

JULIE

Ah, puis-je croire à tant d'ardeur !

VALCOUR

Je te le jure, ô ma Julie !

JULIE

M'aimerez-vous toute la vie !

VALCOUR

Rien ne pourra changer mon cœur.

Digitized by Google

VALCOUR.

Moins fier d'un peu de renommée
Que de l'amour dont j'ai su t'enivrer,
Je mets ma gloire à t'adorer,
A vivre pour ma bien-aimée.

JULIE.

Quoi ! l'amour de la renommée
Ne pourra seul vous ennivrer !
Valcour promet de m'adorer,
De vivre pour sa bien-aimée.

JULIE.

Valcour, il faut nous quitter.

VALCOUR.

Vous me chassez.

JULIE.

Je crains toujours que mon oncle... (*Elle prend le chapeau que Valcourt a laissé sur le piano, et le lui présente.*)

VALCOUR.

Eh ! bien, je vais partir. Adieu, Julie.

JULIE.

Adieu, au revoir... (*Valcour revient, et lui baise la main.*) Que faites-vous ? si mon oncle... (*Elle apperçoit Verseuil qui paraît dans le fond.*) Ciel !

VALCOUR.

Qu'avez-vous donc ? (*Elle sort.*)

SCENE VII.

VALCOUR, VERSEUIL, *Il entre par la coulisse de gauche.*

VERSEUIL, *à part.*

Serait-ce l'officier dont j'ai entendu parler ?

VALCOUR, *appercevant Verseuil.*

Ah ! c'est sûrement son oncle, il le faut aborder. (*Haut.*) Monsieur, vous paraissez étonné de me voir, et cela doit être ; mais bientôt vous me connaitrez. J'adore mademoiselle votre nièce.

VERSEUIL.

Ma nièce !

VALCOUR.

Oui, monsieur.

VERSEUIL, *à part.*

Il me prend pour l'oncle, voyons le venir.

VALCOUR.

J'ai eu le plaisir de la voir chez Mad. de Belval, cet hiver. Il n'est pas que vous ne l'ayez su d'elle-même.

VERSEUIL.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes cet officier !...

VALCOUR.

Oui, monsieur. J'ignore comment elle vous aura parlé

Digitized by Google

de moi ; mais il semble que cette entrevue ait décidé du sort de notre vie. Je fus obligé de partir pour l'armée ; mon absence a été éternelle, mais rien n'a pu me distraire du souvenir de Julie ! J'arrive enfin, et toujours plus amoureux, je viens auprès d'un oncle qu'elle chérit, faire les démarches que prescrivent l'usage, les bienséances, et le respect qu'il inspire.

VERSEUIL.

Ah ! les bienséances ! c'est sans doute par égard pour les bienséances, que vous étiez, tout à l'heure, aux genoux de Julie... de ma nièce, dans ma maison, sans que j'en fusse informé.

VALCOUR.

Vous étiez sorti.

VERSEUIL.

Alors, monsieur, vous deviez vous retirer.

VALCOUR.

D'accord, mais vous ne savez pas comment cela s'est fait. C'est bien l'événement le plus extraordinaire ! c'est un hazard, un bonheur ! imaginez-vous, monsieur, que je passais dans la rue, sous cette fenêtre ; je ne me croyais pas si près de ma bien aimée !.. Je passais, dis-je, sous cette fenêtre... un pot de fleurs s'échappe de la croisée, et tombe sur mon épaule droite, oui, l'épaule droite ; je suis couvert de terre, j'éprouve une douleur assez forte ; je m'emporte, je crie, je monte ; j'arrive dans votre antichambre, j'y trouve un de vos valets, rien n'égale ma fureur, je veux le tuer. Enfin j'entre dans cet appartement, et j'y vois... la charmante Julie, votre nièce, monsieur, jugez de mon ravissement ! je ne m'emporte plus, je n'éprouve plus de douleur, l'amour seul est écouté.... je me jette à ses pieds, et... c'est alors que vous êtes arrivé.

VERSEUIL.

Eh ! ce roman me plaît.

VALCOUR.

Non, monsieur, rien n'est plus vrai, ce n'est point un roman ; et puis, après cela, qu'on ne croie pas à la fatalité, à la sympathie !

VERSEUIL.

Vous y croyez ?

VALCOUR.

Oui, monsieur, et beaucoup.

VERSEUIL.

Voulez-vous que je vous dise, jeune homme ? la sympathie n'est qu'un joli mot inventé par les amans pour colorer leurs caprices.

Digitized by Google

VALCOUR.

Comment !

VERSEUIL.

Ces passions si vives que font naître un premier coup d'œil, tiennent aux sens, et non point à l'ame; elles s'éteignent alors qu'elles sont satisfaites.

VALCOUR.

Qu'osez-vous dire, monsieur? la sympathie existe réellement. Sans la sympathie, il n'y a pas de véritable amour, sans le véritable amour, il n'y a pas d'union bien assortie. Je le soutiendrais à la face de l'univers.

VERSEUIL.

Je n'y croirai pas davantage.

VALCOUR.

Cependant, monsieur, ce bal où je vois Julie pour la première fois, ce sentiment mutuel et subit qui nous attire l'un vers l'autre, cette rencontre imprévue après une si longue absence, ce pot de fleur qui tombe et vient ce briser sur mon épaule... tout cela n'est-il pas de la sympathie?..

VERSEUIL.

Vous le dites.

VALCOUR, *à part.*

Cet homme-là n'a jamais aimé. Il me désespère. (*Haut*) Savez-vous bien, Monsieur, que je deviendrai fou, si vous me refusez votre nièce.

VERSEUIL.

J'en serais fâché, cependant...

VALCOUR.

Je sais ce qui vous arrête. Vous avez promis la main de Julie à un de vos amis.

VERSEUIL.

Eh bien !

VALCOUR.

Vous lui avez arraché son consentement.

VERSEUIL, *avec chaleur.*

Quoi ! Julie vous a dit avoir consenti ?

VALCOUR.

Sans doute, par égard pour vous, mais...

VERSEUIL.

Ah ! j'en suis enchanté !

VALCOUR.

Vous plaisantez, Monsieur; vous riez de mon malheur; mais craignez de me porter à quelque extrémité.

VERSEUIL.

Que voulez-vous dire ?

Digitized by Google

VALCOUR.

Je le connaîtrai, ce rival que vous protégez ; je pourrai le voir enfin.

VERSEUIL.

Assurément, et plutôt que vous ne croyez.

VALCOUR.

C'est ce que je désire.

VERSEUIL.

Eh bien !

VALCOUR.

Eh bien ! Monsieur, je le tuerai.

VERSEUIL.

Ah ! vous le tuerez ?

VALCOUR.

Ou bien il me tuera ; mais du moins, tant que je vivrai, il ne sera pas l'époux de Julie.

VERSEUIL, *à part.*

Il prend la chose au vif ; ne nous trahissons pas. (*Haut.*) Je suis tenté de croire que vous plaisantez à votre tour.

VALCOUR.

Moi !

VERSEUIL.

C'est bientôt dit, je le tuerai. Vous êtes militaire, je le sais, mais...

VALCOUR.

Je vous assure, monsieur, que cela doit être ainsi... il faut que nous nous battions, et j'ose croire...

VERSEUIL.

Pour peu que vous le pressiez à cet égard, je le connais, il acceptera.

VALCOUR.

C'est tout ce que je veux.

VERSEUIL.

Réfléchissez, cependant. Si vous le tuez, croyez-vous que l'oncle de Julie accorde sa nièce au meurtrier de son ami ? Et si c'est vous au contraire...

VALCOUR.

Croyez-vous que Julie se donne au meurtrier de son amant ?

VERSEUIL.

C'est ce que je voulais dire ; ainsi vous vous ôtez toute espérance pour l'avenir. Un autre, à votre place, se conduirait différemment, je crois ; il irait trouver son rival, lui parlerait de ses craintes, de son amour, et loin de lui proposer un cartel, avec des moyens honnêtes et doux, il obtiendrait peut-être son désistement. Car enfin ce rival

Digitized by Google

n'est point un éventé ; c'est un homme de mon âge, sensé, réfléchi, comme moi ; son amour pour Julie n'est point ce que vous appellez amour de simpathie ; la raison dirige ses sentimens et ses vœux, et, par raison encore, il pourrait y renoncer.

VALCOUR.

Est-il possible, monsieur ? quoi ! ce rival serait assez généreux !

VERSEUIL.

Et pourquoi non ? tout cela tient à la manière de s'y prendre.

VALCOUR

Mais vous, monsieur !

VERSEUIL.

Moi, l'oncle de Julie, ah ! c'est différent, je ne puis...

VALCOUR.

Eh ! voilà ce qui me désespère. Monsieur, n'est-il donc aucun moyen ?...

VERSEUIL.

Je ne dis pas cela... en vous présentant d'une manière convenable, en vous faisant connaître...

VALCOUR.

Rien n'est plus aisé, monsieur ; je suis de Rennes, et me nomme Valcour.

VERSEUIL.

Valcour !

VALCOUR.

Oui, monsieur, mon père a vingt mille livres de rente, je suis son fils unique, et conséquemment son héritier.

VERSEUIL.

C'est lui. (*Haut*) N'avez-vous pas des parens dans cette ville ?

VALCOUR.

Un seul, un cousin que je n'ai jamais vu, M. de Verseuil. Le connaissez-vous, par hazard ?

VERSEUIL.

Oui, très-particulièrement.

VALCOUR.

Vous l'estimez ?

VERSEUIL.

Sans doute.

VALCOUR.

Vous l'aimez ?

VERSEUIL.

Je n'ai pas d'ami plus intime.

Digitized by Google

VALCOUR.

C'est peut-être lui que vous destiniez à Julie.

VERSEUIL.

Mais... vous êtes pénétrant.

VALCOUR.

J'en suis faché, monsieur ; mais ce Verseuil que vous aimez et que vous voulez donner à votre nièce est un homme que je déteste, et que je ferais sauter par les fenêtres, si je le rencontrais.

VERSEUIL.

Jeune homme ! vous êtes un peu vif. Pourquoi lui en voulez-vous donc à ce point là.

VALCOUR, *vivement.*

Quoi ! monsieur, ne le savez-vous pas ? il intente à ma famille un procès injuste, infâme ; il veut enlever à mon père une partie de sa fortune, peu de chose au fond, une prairie, un champ de blé ; mais c'est par cela même qu'il en est plus blâmable.

VERSEUIL.

Il me semble qu'il est toujours permis de réclamer son bien, et quand on a des droits...

VALCOUR.

C'est ce qui vous trompe, ses droits ne sont nullement fondés. Eh ! quand ils le seraient d'ailleurs, est-ce devant les tribunaux qu'il devrait les faire valoir ? que penser d'un homme qui donne aux familles l'exemple des divisions ? Oui, monsieur, nos parens sont nos premiers amis, et celui qui ose rompre ces liens sacrés avoués par la nature, appelle sur lui le mépris et l'inimitié de ses semblables.

VERSEUIL.

Vous avez raison ; mais si on n'a pas voulu entendre à ses propositions, si on l'a contraint...

VALCOUR.

Pas du tout, monsieur ; c'est lui qui, par son manque d'égard, et par les soins perfides d'un agent insidieux, nous a contrains à une rupture.

VERSEUIL.

Vous plaidez votre cause avec chaleur, c'est un grand avantage ; mais si Verseuil était là.

VALCOUR.

Je le confondrais sans peine, car enfin je vous le répète, ses droits sont nuls.

VERSEUIL.

C'est ce qu'il faudra voir.

VALCOUR.

Vous en doutez ! Tenez, monsieur, j'ai dans mon

Digitized by Google

porte-feuille un titre incontestable. Attendez.... le voici.... Voyez si cet acte n'assure pas à mon père l'entière propriété des terreins en litige. On le croyait égaré, perdu, mais enfin nous l'avons découvert. Prenez aussi ce porte-feuille.

VERSEUIL.

Non, reprenez plutôt cet acte.

VALCOUR.

Gardez tout. Je suis bien aise que vous en preniez connaissance. (*A part.*) C'est un prétexte pour revenir.

VERSEUIL.

Il est imprudent à vous de me laisser de tels papiers, et je serais indiscret...

VALCOUR.

Je ne crains rien de l'oncle de Julie. Adieu, monsieur.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

VERSEUIL, *seul.*

Il part, sans vouloir m'entendre... en effet, ce titre me paraît incontestable... je n'aurais jamais cru... mon homme d'affaires m'aurait-il abusé ?.. j'éclaircirai tout ceci. Au reste, mon cher cousin n'est pas mal étourdi. S'il savait avoir pris pour confident, pour dépositaire de son porte-feuille, son rival, son adversaire, l'homme qu'il déteste le plus, il me tuerait... du moins il le dirait.

SCENE IX.

JULIE, VERSEUIL. (*Julie entre par la coulisse de droite.*)

VERSEUIL, *à part.*

Voici ma petite future.

JULIE, *à part.*

Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dit ensemble.

VERSEUIL, *à part.*

Elle craint de m'aborder, encourageons-la. (*Haut.*) Bon jour, ma petite amie.

JULIE.

Bon jour, mon bon ami.

VERSEUIL, *à part.*

Je ne sais trop comment entamer la conversation.

JULIE, *à part.*

Je n'ose lui parler de Valcour.

VERSEUIL.

Avez-vous vu votre oncle, ce matin ?

Digitized by Google

JULIE.

Oui, mon bon ami.

VERSEUIL.

Vous a-t-il parlé de moi, de ses projets ?

JULIE.

Oui, monsieur.

VERSEUIL, *comme à part.*

Monsieur ! (*Haut.*) Et qu'avez-vous répondu ?

JULIE.

Je n'ai pas osé dire non.

VERSEUIL.

Comment !

JULIE.

Oui, monsieur ; mon oncle veut absolument que je vous épouse il veut me sacrifier..... mais si cela arrive, vous pouvez être bien sûr que ce sera malgré moi, et que je serai la plus malheureuse de toutes les femmes.

VERSEUIL.

Malheureuse de m'épouser ! Ah ! Julie, le terme est un peu fort.

JULIE.

Non, je suis franche ; je vous le dis comme je le pense.

VERSEUIL.

Je croyais que vous m'aimiez.

JULIE.

C'est vrai, je vous ai aimé, je vous aime encore un peu ; mais si vous vous obstinez à vouloir être mon mari, je finirai par vous détester.

VERSEUIL.

Avec des soins, des égards...

JULIE, *avec abandon.*

Mon bon ami, par grace, ne m'épousez pas, je vous en conjure.

VERSEUIL.

Vous exigez de moi un sacrifice...

JULIE.

Je ne compte plus que sur vous.

VERSEUIL.

Mais, pour me refuser ainsi, quelles sont vos raisons ? ai-je un rival ? aimez-vous quelqu'un ?

JULIE.

Vous devez bien le savoir.

Digitized by Google

VERSEUIL.

Je ne sais que ce qu'on me dit.

JULIE.

Méchant! vous souriez, mais ça m'est égal, je ne puis plus me taire. N'avez-vous pas vu cet officier qui était ici, tout-à-l'heure, quand vous êtes arrivé!

VERSEUIL.

Ah! là, à vos genoux!

JULIE.

Précisément; c'est celui dont je vous ai parlé quelquefois. Avez-vous causé avec lui!

VERSEUIL.

Oui.

JULIE.

Comment le trouvez-vous! il est aimable, n'est-ce pas?

VERSEUIL.

Pour le juger ainsi, je n'ai ni vos yeux, ni votre cœur.

JULIE.

Vous aurait-il donné quelque sujet de mécontentement? C'est possible, il est si vif, si étourdi.... mais il faut lui pardonner; tous les militaires sont comme cela. Il disait tout-à-l'heure, qu'il voulait vous tuer, mais soyez bien tranquille, je l'en empêcherai.

VERSEUIL.

Je vous en remercie.

JULIE.

C'est un jeune homme honnête, bien né, riche....

VERSEUIL.

Je sais tout cela, je le connais mieux que vous.

JULIE.

En vérité!

VERSEUIL.

Oui, nous sommes liés...

JULIE.

Est-il possible! vous êtes son ami!

VERSEUIL.

Plus qu'il ne le croit, et je le lui prouverai.

JULIE.

Ah! que je suis heureuse! vous ne m'épouserez pas.

VERSEUIL.

Je ne dis pas cela.

Digitized by Google

JULIE.

Il faut que vous parliez à mon oncle. Vous sentez bien que si j'allais me dédire, après lui avoir donné ma parole, il se fâcherait et je n'obtiendrais rien... vous le connaissez; au lieu que vous, en ayant l'air de renoncer à moi, de bonne grace...

VERSEUIL.

Non pas, je n'en ferai rien.

JULIE.

Je vous en prie, mon bon ami.

VERSEUIL.

Eh! quelles raisons pourrais-je donner à votre oncle!

JULIE.

Vous en trouverez mille. Vous lui direz, si vous voulez, que je ne suis pas assez jolie.

VERSEUIL.

Ah! Julie! non, jamais je ne pourrai mentir à ce point.

JULIE.

Eh! bien, que j'ai un mauvais caractère, une humeur qui ne sympathise point avec la vôtre.

VERSEUIL.

Ce serait encore mentir.

JULIE.

Non, monsieur, car si jamais vous êtes mon mari, je vous préviens que je serai toujours de mauvaise humeur. Vous me gâterez le caractère.

VERSEUIL.

C'est impossible.

JULIE.

Eh! non, encore une fois, ce ne sont pas des complimens que je vous demande. Ecoutez, si vous l'aimez mieux, vous direz à mon oncle que je suis trop jeune, que vous êtes trop vieux pour moi, là, ce ne sera pas mentir.

VERSEUIL.

Oui-dà, vous trouvez que mon âge... vous ne flattez pas vos amis. Adieu, Julie.

JULIE.

Vous vous en allez? êtes-vous fâché?

VERSEUIL.

Moi, fâché contre vous... vous pouvez me gronder, me désoler à votre aise, on permet tout à la femme qu'on aime. Adieu.

Digitized by Google

JULIE.

Vous verrez mon oncle!

VERSEUIL.

Quoi? pour lui dire que vous me trouvez trop vieux, ma foi, ce n'est pas la peine; je vous laisse le soin de faire mes honneurs. (*Il s'en va.*)

JULIE.

Mais non, mon bon ami, vous avez tort, écoutez donc.

DUO.

VERSEUIL.

De votre confiance,
Je m'honore en ce jour;
Mais vos aveux, je pense,
Flattent peu mon amour.

JULIE.

Je dis ce que je pense;
Mon cœur est sans détour;
Ah! sans vous faire offense,
Ne puis-je aimer Valcour!

VERSEUIL.

Valcour a l'avantage
D'être moins vieux que moi.

JULIE.

Je l'aime d'avantage:
Je suis de bonne foi.

JULIE.

Je dis ce que je pense, etc.

VERSEUIL.

De votre confiance, etc.

VERSEUIL.

Adieu, ma petite amie,

JULIE.

Ecoutez, je vous prie.

JULIE.

Croyez-vous que Julie
Ait voulu vous fâcher!
A part. Si je sais m'y connaître,
Il est fâché peut-être;
Ah! pour moi quel malheur.
Haut. Je dis ce que je pense, etc.

VERSEUIL.

On voit bien que Julie
Ne veut rien me cacher.
A part. Ne laissons point connaître
Combien, au fond du cœur,
Je lui sais gré de sa candeur.
Haut. De votre confiance, etc.

SCENE X.

JULIE, *seule.*

Il est piqué, eh! bien, comment faire à présent? Je lui ai dit tout ce qu'on pouvait dire assurément, pour qu'il ne m'épousât pas; mais il voudra m'épouser, j'en suis sûre... C'est qu'il est très-entêté, M. Verseuil; il y a long-tems que je m'en suis apperçue; et puis il ne croit pas toujours à ce que je lui dis; il en agit avec moi comme avec un enfant qui n'aurait ni raison, ni caractère. Mais j'y mettrai de l'entêtement

Digitized by Google

aussi, moi ; et nous verrons... Ah ! c'est mon oncle, je crois ; il parle haut... Faut-il l'attendre ? Non ; il est peut-être en colère, il vaut mieux le voir venir. (*Elle sort par la coulisse de droite.*)

SCENE XI.

CHAMPAGNE, MONDOR. (*Ils entrent par le fond*)

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, c'est un des pots de fleur que mademoiselle tient ordinairement sur cette fenêtre, qui est tombé dans la rue sur un officier qui passait. (*Mondor remet à Champagne son épée et son chapeau.*)

MONDOR.

Et cet officier est-il resté long-temps avec ma nièce ?

CHAMPAGNE.

Passablement, monsieur, une p'tite heure, sans qu'ça paraisse.

MONDOR, *à part.*

Il n'est pas probable que ce soit... (*Haut.*) va dire à Verseuil que je suis rentré.

CHAMPAGNE.

Il vient de sortir, monsieur.

MONDOR.

Bah ! et, où donc est-il allé ?

CHAMPAGNE.

Je ne sçais pas, monsieur.

MONDOR.

C'est bon. Retire-toi. (*Il sort par le fond.*)

SCENE XII.

MONDOR, *seul.*

Si cet officier était celui dont ma nièce me parlait encore ce matin.... Oui-dà.... viendrait-il, à point nommé, pour rompre le mariage que j'ai projetté ? non, mes arrangements sont pris avec Verseuil, et ce ne sera pas en vain que je lui aurai donné ma parole.

SCENE XIII.

MONDOR, VALCOUR. (*Valcour entre par le fond*)

VALCOUR.

Monsieur, je vous salue. (*A part.*) Champagne m'avait dit que monsieur Mondor était ici.

Digitized by Google

MONDOR, *à part.*

C'est sans doute l'homme au pot de fleurs.

VALCOUR, *à part.*

Si c'était Verseuil !

MONDOR, *à part.*

Il n'est pas très-empressé de se faire connaître.

VALCOUR, *à part.*

Il en a bien la mine ; il doit être de cet âge-là, à-peu-près.

MONDOR, *à part.*

Il n'a pas l'air timide, cependant.

VALCOUR, *à part.*

Il n'ose me parler, c'est lui.

MONDOR.

Pourrais-je vous demander, monsieur, ce qui vous amène ici?

VALCOUR.

Que cela ne vous inquiète pas, monsieur, j'attends. (*Il s'assied.*)

MONDOR, *à part.*

Eh ! bien, il ne se gêne pas. (*Haut.*) Il me paraît que vous êtes sans façon ; vous vous mettez à votre aise.

VALCOUR

Vous voyez.

MONDOR.

Savez-vous où vous êtes !

VALCOUR.

Apparemment.

MONDOR.

Savez-vous à qui vous parlez !

VALCOUR, *se levant.*

Et vous-même, monsieur, savez-vous qui je suis !

MONDOR.

Non, mais il est facile, je crois, de vous juger ; votre conduite est celle d'un jeune étourdi, d'un...

VALCOUR.

Monsieur, je n'aime pas les remontrances.

MONDOR.

Alors, ne les méritez pas.

VALCOUR.

Je vous le répète, je suis très-peu patient de mon naturel.

MONDOR.

Vraiment, il vous sied bien de le prendre sur ce ton là, ici, chez moi.

Digitized by Google

VALCOUR.

Chez vous? cela vous plait à dire, vous n'y êtes pas encore. (*Il s'assied.*)

MONDOR, *à part.*

Eh! bien, il est fort celui-là... il veut me déloger, peut-être.

VALCOUR.

Vous ne savez pas tout.

MONDOR.

C'est probable, expliquez-vous mieux.

VALCOUR.

Vous voyez en moi l'amant de Julie.

MONDOR.

Ah! vous êtes cet officier qu'elle a connu...

VALCOUR.

Précisément, monsieur, il y a un an que nous nous aimons, et que nous nous sommes jurés d'être l'un à l'autre.

MONDOR.

C'est possible.

VALCOUR.

Vous ne comptiez pas sur mon retour?

MONDOR.

Il m'est bien indifférent, je vous assure. Vous arrivez un peu tard.

VALCOUR.

Le mariage n'est pas encore fait.

MONDOR.

Vous savez donc?..

VALCOUR.

Oui, monsieur, je sais qu'on veut marier Julie; elle est promise à un certain Verseuil.

MONDOR.

Un certain Verseuil... jeune homme, soyez plus honnête, et parlez mieux devant moi des personnes que j'estime.

VALCOUR.

Ah! vous estimez Verseuil!

MONDOR.

Beaucoup, monsieur.

VALCOUR.

Je le crois sans peine. C'est votre meilleur ami, n'est-ce pas! C'est un autre vous-même.

MONDOR.

Vous m'obligerez de le traiter comme tel,

Digitized by Google

VALCOUR, *se levant.*

C'est bien mon intention, je vous assure, et puisqu'il tarde tant à se faire connaître, vous m'obligerez à votre tour de dire à cet autre vous-même, que s'il persiste à vouloir épouser Julie, il devra d'abord se mesurer avec moi,

MONDOR.

Propos de jeune homme, car enfin Julie est soumise à l'autorité de son oncle, et Verseuil...

VALCOUR.

Non, monsieur, je connais l'oncle de Julie; c'est un homme estimable dont je suis à peu près sûr.

MONDOR.

Vous en êtes sûr! (*A part.*) Je ne conçois pas comment ma nièce a pu s'amouracher d'un pareil évaporé!

VALCOUR.

Eh! bien vous parlez seul, vous vous consultez sans doute, je suis las de tout ce mystère, quelles sont vos intentions?

MONDOR.

Vous me les demandez d'un ton... Encore une fois, jeune homme, savez-vous bien à qui vous parlez!

VALCOUR.

Oui, monsieur, à vous, vous que je déteste, vous qui faites le malheur de ma vie.

MONDOR.

Vous abusez, je le vois, de ma complaisance à supporter toutes vos folies. Retirez-vous. (*Julie paraît dans le fond.*)

VALCOUR.

Moi, que je.....

SCENE XVI.

MONDOR, VALCOUR, JULIE, *dans le fond.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

VALCOUR, *à Mondor.*

Mon cher cousin.

MONDOR.

Votre cousin!

JULIE.

Mon oncle, son cousin.

VALCOUR.

Je ne puis endurer une pareille offense,
Et sans tarder, je veux y mettre fin,
Entendez-vous, mon cher cousin!

Digitized by Google

JULIE, *à part.*

Ah! je m'y perds, en conscience.
Que penser d'un semblable ton!
Valcour est-il donc en démence!
L'amour trouble-t-il sa raison!

MONDOR, *à part.*

Le jeune homme est fou, je le pense;
L'amour a troublé sa raison,
Et je ne puis, en conscience,
Me fâcher ici de son ton.

VALCOUR, *à part.*

Le cher cousin, en conscience,
Avec moi, baissera de ton,
Et malgré lui de cette offense,
Je saurai bien avoir raison.

Haut. Hésitez-vous encore à me connaître?
Je suis Valcour.

MONDOR.

Valcour!

VALCOUR.

Renne est le lieu qui me vit naître.

JULIE, *bas à Valcour.*

Etes-vous fou!

VALCOUR.

Répondez sans détour.

MONDOR, *à part.*

Serait-ce là Valcour
Dont Verseuil m'a parlé!

JULIE.

Valcour daignez m'entendre.

VALCOUR.

Non, laissez-moi

MONDOR, *à part.*

Je commence à comprendre.
Le quoiproquo, vraiment n'a rien d'égal,
Il me prend pour Verseuil, et me croit son rival.

VALCOUR.

Allons, allons, sans plus attendre.

SCENE XVI et dernière.

JULIE, VALCOUR, VERSEUIL, MONDOR (*Il arrive par le fond*).

VERSEUIL.

Quel bruit ici se fait entendre!

VALCOUR.

Ah! monsieur, pardonnez si dans votre maison,
En ce moment j'ose hausser le ton;
Mais d'un juste courroux je ne puis me défendre.

VERSEUIL.

Vous avez tort.

MONDOR.

Moi je me tais,
Le quiproquo m'amuse et je les laisse faire.

VALCOUR.

A l'aspect d'un rival que je hais,
Quoi! vous blâmeriez ma colère!

Digitized by Google

JULIE.

Votre rival, mais le voilà.

VALCOUR.

Je ne croirai jamais cela.

VERSEUIL.

Elle a raison, je ne puis plus le taire,
Je suis Verseuil.

VALCOUR.

Vous, mon rival!

VERSEUIL, *à Mondor.*

Mon cher ami, reprenez votre rôle.

MONDOR.

Volontiers, car sur ma parole,
Le vôtre me convenait mal;
Je n'étais pas du tout à la plaisanterie.

VALCOUR.

Et j'ai donc offensé l'oncle de ma Julie.

JULIE.

Je vous le disais bien.

VALCOUR.

Grands dieux! quel sort fatal!

VALCOUR, *à part.*

De ma surprise
Je ne puis revenir,
Et ma méprise
Me fait rougir.

LES AUTRES, *à part.*

De sa surprise
Il ne peut revenir,
Et sa méprise
Le fait rougir.

JULIE.

Mais, Valcour, comment se fait-il?

VALCOUR.

C'est tout simple. Monsieur m'a dit qu'il était votre oncle.

VERSEUIL.

Oh! rappellez-vous...

VALCOUR.

Vous me l'avez laissé croire, c'est la même chose, et cela vous fait peu d'honneur, car lorsque nous sommes en procès...

JULIE.

En procès?

VALCOUR.

Lorsque vous êtes mon rival; il me semble qu'avec un peu de délicatesse...

MONDOR.

Valcour, quelques torts que vous supposiez à Verseuil, rappellez-vous que vous êtes chez moi, et si vous voulez que j'oublie vos extravagances...

VALCOUR.

Ah! monsieur, vous m'en voyez confus, humilié... mais c'est que vous ne savez pas jusqu'à quel point il a abusé

Digitized by Google

de ma confiance. Je me modérerai, soyez en sûr. (*à Verseuil.*) Mon porte-feuille!

VERSEUIL.

Le voici. Je vous disais bien qu'il était imprudent...

VALCOUR.

L'acte du procès.

VERSEUIL.

Vous l'y trouverez. J'étais incapable d'en abuser, et vous allez vous en convaincre. (*Il lui présente ces papiers.*)

VALCOUR.

Qu'est-ce!

VERSEUIL.

Lisez.

VALCOUR.

Vous proposez peut-être des arrangemens! je vous préviens d'avance que je les rejette tous. Je veux plaider.

VERSEUIL.

Lisez toujours.

VALCOUR.

C'est inutile.

JULIE.

Comment! vous osez refuser...

VALCOUR.

Oui, mademoiselle, je ne veux rien devoir à monsieur et nous plaiderons.

JULIE.

Entêté que vous êtes!

VERSEUIL.

C'est votre dernier mot.

VALCOUR.

Oui, monsieur, nous plaiderons, ou bien. (*Il lui parle à l'oreille.*)

VERSEUIL.

Ah! je vous entends, c'est trop juste.

VALCOUR.

Vous acceptez?

MONDOR.

Verseuil, qu'est-ce que cela signifie?

VERSEUIL.

Soyez tranquille.

VALCOUR.

Allons, monsieur.

Digitized by Google

VERSEUIL.

Permettez... n'auriez-vous pas quelques affaires à régler, avant de...

VALCOUR.

Des affaires à régler !.. Vous voulez peut-être que j'aille faire mon testament ?

JULIE.

Que disent-ils donc !

VALCOUR.

Allons'donc, monsieur, je vous attends.

VERSEUIL.

J'ai plus d'ordre que vous, moi, et avant de courir les chances d'un combat qui, si l'on vous en croit, ne doivent pas m'être favorables, je suis bien aise de vous faire connaître mes dispositions définitives. (*A Mondor.*) Mon ami, veuillez bien les lire.

VALCOUR.

C'est être d'une prévoyance exemplaire. (*Il remonte le théâtre.*)

JULIE.

Ah ! mon dieu, que je suis malheureuse ! Valcour va se battre, et mon bon ami a fait son testament.

MONDOR, *lit.*

« Je suis convaincu que le procès qui nous divise est in-» juste, et je me condamne moi-même à tous les dépens. » Ma cause ne me semble pas meilleure auprès de Julie, et » je vais solliciter son oncle pour votre union. » C'est ainsi, mon cher parent, que je veux me venger des vivacités que vous vous êtes permises, quand vous ne pouviez ni me connaître, ni m'apprécier.... je suis persuadé que dans ce moment votre cœur les désavoue. »

VALCOUR, *accourant auprès de Verseuil.*

Vous avez raison. Ah ! combien je suis coupable, combien votre générosité me touche !

JULIE.

Je savais bien qu'il lui demanderait pardon ; qu'il avait un bon cœur. (*A Valcour.*) Bien, mon ami, bien.

MONDOR, *à Verseuil.*

Comment ? vous voulez que je donne ma nièce à cet étourdi ?

VERSEUIL.

Il faut pardonner quelque chose à la fougue de la jeunesse.

MONDOR.

Comment espérer qu'il se corrige ?

Digitized by Google